

## ENJEUX ET DÉFIS DE LA FORMATION À LA LITURGIE DANS L'ÉGLISE DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

Former à la liturgie : une question, une urgence dans des temps où les conditions de la formation ont profondément évolué :

- dans des temps marqués par une rupture de la transmission du croire, c'est-à-dire une religion beaucoup moins reçue dans le cadre de la famille que ce ne fut le cas pour les générations précédentes ;

- dans des temps où l'accès à la liturgie est fragilisé par une pratique (quand elle existe) en pointillés qui ne permet qu'une faible imprégnation par la liturgie<sup>1</sup> ;

- dans des temps où la culture catholique – et donc la « culture liturgique » – se trouve ex-culturée<sup>2</sup> des représentations partagées par les français ;

- dans des temps, où nous avons définitivement quitté l'horizon d'un univers culturel homogène dominé par une conception unifiée du monde, garantie par une autorité reconnue, pour entrer dans l'univers du « métissage », ou,

---

1. Dans les sondages, sont considérés comme catholiques pratiquants ceux qui déclarent participer à la messe au moins une fois par mois. Soit en 2010, selon un sondage IFOP, 8% des jeunes de 18 à 29 ans.

2. Cf. Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard, 2003 : « Mais le problème qu'on soulève ici porte plus loin, et plus largement : il concerne la possible déliaison de l'affinité élective que l'histoire a établie en profondeur entre les représentations partagées des français (la culture qui leur est commune) et la culture catholique. C'est cette déliaison qu'on s'efforce de cerner en parlant d'exculturation du catholicisme français. »

pour reprendre les termes de Mme Hervieu-Léger, « d'une religiosité plastique qui traverse les délimitations confessionnelles<sup>3</sup> », un univers où la religion institutionnelle est en recul mais où la spiritualité ne perd pas du terrain, bien au contraire ;

- dans des temps où l'authenticité joue un rôle central dans la pratique de la jeune génération. Authenticité qui va faire alternativement accepter ou refuser certaines pratiques au nom du ressenti personnel et de l'envie du moment. Une authenticité de la pratique qui l'emporte sur la norme et les devoirs : d'innombrables analyses montrent que nous sommes passés d'une société soudée autour du devoir envers la collectivité, à une société qui met au centre le devoir de se réaliser soi-même ;

- dans des temps où – pour résumer – nous faisons l'expérience d'une très grande diversité des attentes, des approches, des sensibilités, de l'expérience, des connaissances de ceux qui viennent à nous...

Cette question de la formation que nous nous posons aujourd'hui, moines et moniales, nous la partageons avec l'Église dans son ensemble. Ce n'est sans doute pas un hasard si cette même question est à l'ordre du jour du 25<sup>e</sup> Congrès de la *Societas Liturgica* qui aura lieu à Québec en août 2015<sup>4</sup>. La manière dont la question est formulée est intéressante pour nous et je m'en inspirerai largement : « La formation en liturgie : une tâche traditionnelle et un nouveau défi ».

Le « *status quaestionis* », la feuille de route, pour les intervenants du congrès, commence par rappeler que la question de la formation en liturgie, si elle est une tâche traditionnelle dans les communautés chrétiennes, n'est pas une réalité figée et qu'elle s'inscrit dans une histoire.

---

3. DANIELE HERVIEU-LÉGER, « Le pratiquant et le pèlerin », *Les Études*, 2000/1 (Tome 392), p. 57 ss.

4. Cf. <http://societas-liturgica.org/wp-content/uploads/2010/02/NL39.pdf>

Je résume ici les grandes étapes de cette histoire :

L'histoire de la liturgie montre que le souci de la formation est apparu très tôt dans l'histoire de l'Église, et cela dans le cadre de la mystagogie chrétienne. Mystagogie, un mot qui commence comme mystère et qui finit comme pédagogie, une démarche qui permet de découvrir la signification des gestes et des paroles de la liturgie, aidant ainsi les fidèles à passer des signes au mystère et à enraciner en lui leur existence tout entière. Une figure qui est moins celle d'une formation exclusivement liturgique qu'une formation à la vie chrétienne dans sa globalité adoptant l'expérience liturgique et les Écritures comme source première de la transmission.

Au cours du Moyen-âge, alors que la liturgie devient l'affaire de spécialistes (clercs, moines, etc.) et qu'apparaissent des fonctions spécialisées (cérémoniaire, chantre), la formation liturgique prend la forme d'un savoir sur les rites. Dans ce cadre, « être formé » consistait à hériter d'un savoir qui était d'abord orienté vers le savoir-faire.

Avec l'invention de l'imprimerie, la formation par la transmission écrite et, avec elle, la possibilité d'une étude personnelle vont devenir plus largement possibles. La formation liturgique prend alors la figure de « l'explication » et favorise la recherche d'une certaine « compréhension » menée à travers une réflexion personnelle, débouchant sur une recherche d'intériorité spirituelle de foi. C'est ainsi que la formation liturgique devient une « explication des cérémonies ». Cette période trouve son apothéose avec Dom Guéranger et sa monumentale *Année liturgique*, explication historique et spirituelle des textes et des rites de la liturgie romaine, qui a nourri des générations de chrétiens de toutes conditions.

À partir de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le « Mouvement Liturgique » va mettre au centre de ses préoccupations la « participation active » de tous les croyants et donc la relation

réci-proque entre la participation et la formation : la participation active étant à la fois le moyen et le lieu par excellence de la formation, tandis que la formation est la condition d'un progrès continu et de l'authenticité de la participation. Le XX<sup>e</sup> siècle est également le siècle de l'engagement toujours plus grand des laïcs dans la vie liturgique et des traductions des textes de la liturgie en langue vernaculaire, témoins du passage d'un discours de spécialistes, destiné à l'édification, à une dimension pastorale et catéchétique.

Cet aperçu rapide de l'histoire de la formation liturgique montre que celle-ci a changé et évolué au cours de l'histoire à l'instar de la liturgie elle-même. Il montre également que, si nous pouvons avoir l'impression que longtemps la formation à la liturgie n'a pas été un problème et que la liturgie semble s'être transmise en Église sans efforts, sans questionnements apparents, par une sorte d'osmose, d'imprégnation, ce n'est qu'au prix d'une adaptation des modalités de transmission et d'enseignement aux diverses cultures, aux différentes conceptions de la vie de l'Église, aux diverses catégories de destinataires.

Comment les changements profonds de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle affectent-ils le contenu, les moyens, la réception, de cette formation?

Répondre de manière exhaustive à ces questions dépasserait le cadre de cette intervention et même celui de notre session ; je voudrais simplement ici souligner quelques points d'attention que chacun pourra ensuite approfondir à sa guise :

- former à la liturgie dans la dynamique de la réception du Concile ;
- former à la liturgie dans un contexte d'angoisse identitaire et de recherche d'appartenance ;
- former à l'accueil d'une promesse ;
- former à la liturgie, à partir de quelle autorité ?

## Former à la liturgie dans la dynamique de la réception du Concile...

Cette question de la formation à la liturgie, nous nous la posons dans un temps spécifique, celui qui suit une réforme, dont le Concile Vatican II a donné la charte dans la Constitution sur la Liturgie et dont nous venons de célébrer les 50 ans.

Le Concile, nous le savons, ne s'est pas contenté de proposer de nouveaux livres liturgiques, ou de nouveaux rites, il a mené une réflexion approfondie sur la nature de la liturgie et a voulu que sa célébration obéisse à des critères nouveaux.

La mise en œuvre de nouvelles manières de faire peut être relativement rapide, ainsi que l'a montré la réforme liturgique, mais on ne modifie pas avec la même facilité les mentalités. Elles évoluent lentement et selon des rythmes qui échappent en bonne partie aux décisions humaines. La réception du concile ne s'est pas achevée le 26 septembre 1964 avec la publication de l'« *Instruction pour l'exécution de la Constitution* ». Elle est toujours en cours et demande notre collaboration active.

Le Concile nous a rappelé de manière insistante que la liturgie n'est pas un ensemble de rites garantis par des rubriques, mais une vie, une dynamique, riche de la parole de Dieu qu'elle transmet, et prise tout entière dans le mouvement d'alliance entre Dieu et les hommes : le lieu où le salut de Dieu s'annonce et se célèbre ; un lieu où l'on est invité à venir former le peuple de Dieu pour aujourd'hui, le lieu où notre Dieu – qui est définitivement en Christ un Dieu qui s'incarne, qui se compromet avec la temporalité humaine – nous rejoint de manière toujours neuve et actuelle. Or, pour beaucoup encore aujourd'hui, même parmi les plus jeunes, la liturgie demeure un domaine à part, celui du sacré, s'occupant de questions de rituels, avec une perspective réglementaire dominante : qu'est-ce qu'on a le droit de faire ? Qu'est-ce

qu'il ne faut pas faire ? Même sans aller jusqu'à cette caricature, la liturgie est souvent vécue comme un sommet festif, comme une sorte de parenthèse de « développement personnel spirituel », sans grand rapport avec le reste de la vie. Ceux qui ont l'occasion d'accompagner des plus jeunes font parfois l'expérience de la discordance entre une vie morale chaotique et des exigences liturgiques tatillonnes : ce sont les mêmes jeunes qui, après une fête débridée, alcoolisée, « sexualisée » le samedi soir, s'indignent à la messe du dimanche matin de ce qu'un prêtre oublie le lavabo ou improvise une partie de la prière eucharistique...

Ainsi que le faisait remarquer le frère Patrick Prétot : « la liturgie est 'sommet et source de la vie de l'Église'. La formule est souvent répétée, mais assez peu prise au sérieux : elle est trop souvent reçue comme une sorte d'amplification rhétorique exprimant une conviction sur l'importance des rites, mais pas comme une affirmation théologique qui rejoint précisément la théologie de la Révélation.<sup>5</sup> »

Former dans la dynamique de la réception du Concile implique de fonder nos célébrations et notre enseignement dans l'esprit de ce qu'affirme le n°7 de la Constitution sur la Liturgie :

« Pour l'accomplissement de cette grande œuvre par laquelle Dieu est parfaitement glorifié et les hommes sanctifiés, le Christ s'associe toujours l'Église, son Épouse bien-aimée, qui l'invoque comme son Seigneur et qui passe par lui pour rendre son culte au Père éternel. C'est donc à juste titre que la liturgie est considérée comme l'exercice de la fonction sacerdotale de Jésus Christ, exercice dans lequel la sanctification de l'homme est signifiée par des signes sensibles et réalisée d'une manière propre à chacun d'eux, et dans lequel le culte public intégral est exercé par le Corps mystique de Jésus Christ, c'est-à-dire par le Chef et par ses

---

5. frère PATRICK PRÉTOT, « L'Institut Supérieur de Liturgie de Paris : Une tradition des études liturgiques », article aimablement transmis par l'auteur.

membres. Par conséquent, toute célébration liturgique, en tant qu'œuvre du Christ prêtre et de son Corps qui est l'Église, est l'action sacrée par excellence dont nulle autre action de l'Église ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré<sup>6</sup>. »

Il s'agit ainsi de former à :

- une liturgie qui n'est pas d'abord une démarche humaine, « culte », mais don de grâce que Dieu par le Christ fait à l'Église tout entière, continuation de la rédemption que Dieu a opérée en Jésus Christ par le Saint-Esprit, sanctification de l'homme ;

- une liturgie dont le premier acteur est le Christ et où « rien de tout ce que nous faisons, nous, dans la liturgie, ne peut apparaître comme plus important que ce que fait le Christ, invisiblement, mais réellement, par son Esprit<sup>7</sup> » ;

- une liturgie où l'homme n'est pas passif, mais répond comme membre de cette communauté que saint Paul nomme le corps mystique et dont le Christ est la tête. Une liturgie qui est la prière de l'Église où la dimension communautaire est fondamentale, mais qui, en même temps, rejoint chacun au plus personnel et même au plus intime.

Cette compréhension de la liturgie n'est pas nouvelle, elle est déjà celle de Saint Benoît chez qui l'expression « *opus Dei* » – l'œuvre de Dieu – souligne le caractère transcendant de la liturgie, mais elle est sans cesse menacée par l'humaine tendance à tout ramener à soi. Former dans la dynamique de la réception du Concile, c'est donc former à une liturgie qui est une réalité mystérique ; c'est proposer la liturgie comme un lieu où il s'agit d'abord de se décentrer de soi et de se laisser accueillir par Dieu. Un lieu qui élargit la foi aux dimensions de l'Église universelle, aux dimensions du

---

6. Concile Vatican II, Constitution sur la liturgie, n. 7.

7. JEAN-PAUL II, Lettre apostolique pour le 25<sup>e</sup> anniversaire de « *Sacrosanctum Concilium* », sur la sainte liturgie du 14 mai 1989, DC 1985 (4 juin 1989), 518-524, n. 10, p. 520.

Christ en qui habite la plénitude de Dieu. Paradoxalement, une liturgie comprise d'abord comme culte de la divinité est beaucoup plus « humaine » !

## **Former dans un contexte d'angoisse identitaire et de recherche d'appartenance**

Cette question nous nous la posons également dans une situation de fragilité pour l'Église et nos communautés. Une situation où l'angoisse identitaire, c'est-à-dire ce sentiment profond d'être faible, marginalisé, démuné face au reste du monde, conduit les chrétiens jeunes ou moins jeunes, à rechercher une forme de sécurité et de renforcement de leurs convictions dans l'appartenance à un groupe, grâce à des comportements et des pratiques qui servent de signes de reconnaissance. (J'ajouterai que cette angoisse identitaire ne joue pas seulement entre les chrétiens et le monde, mais qu'elle peut aussi jouer à l'intérieur même de l'Église entre chrétiens dits conciliaires et chrétiens dits traditionalistes.)

Dans ce contexte, la liturgie, qui est finalement ce qui se donne le plus à voir dans l'Église, est souvent prise en otage pour exprimer ce besoin d'identité et de reconnaissance. N'oublions pas que nous vivons dans une société de l'image où le look permet d'identifier l'appartenance à une « tribu ». L'adoption de tel style de vie liturgique – qu'il soit « traditionnel », « conciliaire », « post-moderne » – devient pour certains une manière de se poser quelque part, de s'identifier à un groupe ou de s'opposer à un autre. On comprend alors que bien des options liturgiques (le latin ou le français, le type de vêtements liturgiques, se mettre à genoux ou debout durant la prière eucharistique, recevoir la communion dans la bouche ou dans la main...) ne sont pas d'abord « liturgiques », mais ressortent plutôt d'une affirmation d'appartenance.

Or, on ne peut utiliser la liturgie pour exprimer cette recherche d'appartenance sans trahir ce qui est le plus



profond en elle, à savoir être le lieu et le moment où le Christ dans la liberté de l'Esprit Saint continue son œuvre de salut accomplie en sa Pâque dans le monde d'aujourd'hui. La diversité est légitime<sup>8</sup> : il y a plusieurs manières de bien faire les choses ! Mais la liturgie ne peut être d'abord une question de sensibilité, voire de goût. Elle ne saurait être une manifestation de nos désirs de bien-être, ou pire encore, le lieu d'exercice de notre volonté propre ou de notre aspiration au pouvoir.

C'est ce que L. Bouyer rappelait déjà à son époque : « La liturgie n'est pas un instrument de conquête mais célébration du mystère du Christ.<sup>9</sup> » Le pape Benoît XVI le redisait dans un discours adressé à nos frères cisterciens d'Heiligenkruz : « Dans tous nos efforts liturgiques, l'orientation vers Dieu doit être déterminante. Nous nous tenons devant Dieu ; il parle avec nous, et nous avec Lui. Si dans nos réflexions liturgiques, nous ne pensons qu'à rendre la liturgie attractive, intéressante et belle, elle est déjà déçue. Ou bien elle est opus Dei dont Dieu est le vrai sujet, ou elle n'est pas.<sup>10</sup> » Former à la liturgie, quand elle-même est appréhendée sous le mode des différences de sensibilité, quand il y a pluralité de formes disponibles qui sont l'objet de choix personnels, nous demande d'être extrêmement vigilants par rapport à toute tentation d'instrumentalisation de la liturgie, que ce soit pour notre propre satisfaction ou pour exploiter les mobiles superficiels par lesquels les jeunes se sentent attirés

---

8. « L'Église, dans les domaines qui ne touchent pas la foi ou le bien de toute la communauté, ne désire pas, même dans la liturgie, imposer la forme rigide d'un libellé unique : bien au contraire, elle cultive les qualités et les dons des divers peuples et elle les développe ; tout ce qui, dans leurs mœurs, n'est pas indissolublement solidaire de superstitions et d'erreurs, elle l'apprécie avec bienveillance et, si elle peut, elle en assure la parfaite conservation ; qui plus est, elle l'admet parfois dans la liturgie elle-même, pourvu que cela s'harmonise avec les principes d'un véritable et authentique esprit liturgique ». Concile Vatican II, *Constitution sur la liturgie*, n° 37.

9. L. BOUYER, Intervention lors des premières journées du CPL en janvier 1944, dans G. MORIN, *Pour un mouvement liturgique pastoral* (texte fondateur du CPL), Lyon, Éditions de l'Abeille, coll. « La Clarté-Dieu », XIII, 1944, pp. 62-65.

10. BENOÎT XVI, Discours du 9 septembre 2007 à l'abbaye d'Heiligenkruz.

par une communauté, à cause de la fragilité de leur narcissisme, de leur formalisme ou de leur cléricisme.

## De la réalisation de soi à la promesse...

La performance personnelle et la réalisation de soi sont aujourd'hui deux impératifs de la société que chacun se doit d'atteindre : il s'agit d'être heureux et de le montrer, mais aussi que ce « bonheur » de se fasse pas trop attendre.

Pour certains auteurs<sup>11</sup>, nous sommes aujourd'hui dans une société « hypermoderne » qui se caractérise par l'extension du modèle de la consommation à l'ensemble du corps social. Désormais, tout se consomme : les biens de consommation, bien sûr, mais aussi la culture, le temps, les vacances, la famille, l'éthique, la religion et... pourquoi pas la liturgie ! L'individu n'est plus « cool » et « décontracté » comme dans les années soixante-dix ; il veut maintenant se construire un capital plaisir au plus vite, consommer sa vie dans une temporalité rapide où le « toujours-plus et tout de suite » est désormais l'impératif fondamental. La rentabilité (des plaisirs, des investissements, des expériences en tout genre) doit être immédiate, car l'avenir est incertain et source d'inquiétudes : le chômage, la précarité, les retraites, etc.

Ce nouveau régime temporel qui gouverne aussi bien les organisations que les individus, se décline selon quatre modes : le toujours plus vite, le tout tout de suite, le toujours plus dans le moins de temps possible, le toujours-là.

Nous vivons toujours plus dans le présent et un présent tendu vers le futur immédiat de la rentabilité, un présent sous le signe de l'urgence et du retour sur investissement.

Si l'expérience du présent est première, la conséquence logique en est, y compris dans la sphère religieuse, l'importance des moments ponctuels d'intensité, de vécu, de ressenti,

---

11. Par exemple : A. EHRENBURG, *L'individu incertain*, Paris, collection Pluriel, Hachette, 1995.

sans inscription dans une durée et une cohérence « longues ». C'est une des critiques souvent lancées contre les JMJ. Dans le langage de beaucoup, ces moments d'intensité comptent plus que l'inscription dans une histoire et une communauté croyantes. Mais, d'un autre côté, un temps envisagé sans accomplissement, sans développement, sans histoire, c'est un temps qui fait du surplace, un temps qui ne laisse d'espace que pour une éthique du provisoire, sans mystique : si tout change tout le temps – ou presque – comment faire dans ces conditions pour maintenir quelque chose de juste et de vrai ? Où trouver son identité ?

Dans *Soi-même comme un autre*<sup>12</sup>, Paul Ricœur réfléchit sur deux modèles de permanence dans le temps, caractéristiques de deux formes d'identité personnelle, qu'il désigne par les termes d'*idem* et d'*ipse*. L'identité *idem* est celle du même et elle a pour modèle le caractère. L'identité *ipse* est celle du soi et elle trouve sa figure emblématique dans la promesse.

« Ce qui maintient l'identité intacte dans le temps, écrit-il, c'est donner ma parole. Nous ne pouvons sortir de l'immédiat et de l'enfermement dans l'instant présent que dans la reconnaissance d'une promesse et dans l'aptitude à promettre. La promesse est anticipation de l'avenir ancrée d'abord dans un présent qui s'engage. Promettre, c'est plus spécifiquement m'engager à faire demain ce que je dis aujourd'hui que je ferai ; la possibilité même de cette fidélité à la parole donnée indique une permanence dans le temps<sup>13</sup>. »

Or, la liturgie n'est-elle pas par excellence un lieu pour entrer dans cette dynamique de la promesse ? Elle est le lieu où Dieu parle et tient parole et où l'homme peut lui aussi risquer sa parole à l'ombre de la promesse divine qui

---

12. P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, Points Essais, 1990.

13. P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 148.

le précède toujours. Une parole risquée non pas dans la solitude mais devant Dieu et la communauté.

Former à la liturgie en des temps où nous sommes menacés par l'enfermement dans le présent, c'est former à une liturgie qui est pédagogie de la promesse. Dieu a fait don le premier de sa promesse qui n'est autre que le don de lui-même, le don de sa vie qui est don de la vie.

Dans une vie humaine marquée par la convoitise, le repli, la mainmise, la promesse divine crée une brèche, encourageant à s'ouvrir à l'altérité et à prendre ainsi le risque de vaincre la peur de l'inconnu. L'homme peut s'engager dans un projet.

### Former à la liturgie, à partir de quelle autorité ?

L'affaiblissement de l'autorité est un autre aspect souvent mis en exergue pour décrire la « mutation » de l'individu dans la modernité.

L'autorité n'est pas le pouvoir et elle ne se réduit pas davantage à n'être qu'un instrument du pouvoir. Si le pouvoir requiert l'obéissance, l'autorité, quant à elle, appelle la reconnaissance. À cet égard, elle se distingue aussi bien de la contrainte par force que de la pure et simple persuasion. Hannah Arendt a rappelé que l'exercice de l'autorité repose sur la reconnaissance d'une dissymétrie non hiérarchique<sup>14</sup> : non hiérarchique, dans la mesure où elle ne coïncide pas avec un rapport de domination ; dissymétrique, car la légitimité de l'autorité se donne dans la reconnaissance que l'autre peut m'apporter quelque chose que je ne peux pas me donner à moi-même. Pour le plus jeune par exemple, l'adulte est perçu comme détenteur d'une « place » et d'une compétence à laquelle le jeune adulte aspire à accéder. Il est reconnu comme « compétent », comme ayant à transmettre quelque chose qui a de la valeur.

---

14. HANNAH ARENDT, *La crise de la culture*, Gallimard, 1972.

Pendant longtemps, l'autorité s'est appuyée sur l'irréductible dissymétrie générationnelle. En matière d'éducation, de formation, il allait pratiquement de soi que les enfants, nouveaux venus dans un monde qui leur est étranger et qui leur préexiste, ne pouvaient y être introduits que par leurs prédécesseurs adultes (parents, éducateurs...). Or, aujourd'hui, cet enracinement temporel de l'autorité se trouve bien souvent ébranlé par les mutations extrêmement rapides du monde. Selon l'analyse de Myriam Revault d'Allonnes : « La 'nouveauté' des Temps modernes est qu'ils creusent la distance temporelle entre le passé et l'avenir en sorte que les acquis du passé – l'espace d'expérience – apparaissent de plus en plus éloignés des attentes et des aspirations portées par le présent. Les attentes, dans leur impatience, se sont de plus en plus éloignées de toutes les expériences qui ont été menées auparavant. Les deux champs se sont séparés : l'écart n'a cessé de se creuser entre l'ensemble des expériences que l'homme a recueillies et l'horizon d'attente où se déploient les multiples perspectives auxquelles il aspire. L'homme moderne en vient à percevoir son au-delà projectif, l'horizon de ses possibles en rupture avec les contenus et les réserves que pouvait lui fournir le passé de la tradition. L'attente n'est pas déductible de l'expérience vécue. La tradition a perdu sa capacité à configurer le futur.<sup>15</sup> »

Nous ne sommes plus aujourd'hui – et le phénomène n'est pas nouveau<sup>16</sup> – dans la situation où l'autorité pouvait prendre appui sur la précédence, l'autorité du passé, la force et l'exemple de la tradition. La crise de l'autorité comme

---

15. MYRIAM REVAULT D'ALLONNES, « Crise de l'autorité, crise de la transmission », Conférence donnée au cours de la session 2005 des Semaines Sociales de France : « Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés ». On peut aussi se référer à son livre *Le pouvoir des commencements : essai sur l'autorité*, Paris, Le Seuil, 2006.

16. Le phénomène n'est pas nouveau, mais il connaît une amplification qui le rend perceptible : Tocqueville écrivait déjà il y a plus d'un siècle, « je remonte de siècle en siècle jusqu'à l'antiquité la plus reculée : je n'aperçois rien qui ressemble à ce qui est sous mes yeux. Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres ». *De la démocratie en Amérique*, GF, 1985, tome II, p. 399.

rupture du « fil de la tradition », est d'abord une crise de la temporalité. Pour rappeler la formule de Paul Ricœur, une « qualité nouvelle du temps se fait jour issue du rapport nouveau au futur<sup>17</sup> ». Les temps modernes sont nouveaux parce qu'ils instituent une différence des temps, la discontinuité radicale du passé et du présent.

Il ne s'agit pas ici de porter un jugement et de dire si cela est bien ou pas, mais de relever ce fait de la société actuelle qui doit être pris en compte. Nous ne pouvons ni continuer comme si de rien n'était, ni revenir en arrière. Selon la belle expression de Myriam Revault d'Allonnes, « jamais on ne retrouve les paradigmes perdus ! ».

Les autorités préalables – Écritures, Tradition, autorités de l'Église – ne sont plus des autorités incontestées ; elles n'ont plus valeur de Loi ; elles ne sont pas légitimes du seul fait de leur existence : elles ont à prouver leur légitimité. Une liturgie reçue au nom d'une tradition constituée n'est plus attractive pour aujourd'hui : le « c'est comme ça qu'on a toujours fait et qu'on continuera à faire », ne convainc plus personne<sup>18</sup>.

Que l'autorité ne soit plus ce qu'elle était, que son acception traditionnelle n'ait plus cours est un fait incontestable. Que « l'autorité » en général ait disparu, c'est une autre affaire !

Ce que nous avons relevé jusque-là nous dit seulement que la question de la transmission ne peut plus être pensée uniquement dans sa dimension verticale, comme passation d'un héritage d'une génération à l'autre. Il faut tenir compte désormais d'une dimension horizontale, transgénérationnelle de la transmission. Après tout, nous vivons à la même époque face aux mêmes défis, aux mêmes questions et, si

---

17. PAUL RICŒUR, *Temps et Récit*, Paris, Seuil, T. III, p. 304.

18. MYRIAM REVAULT D'ALLONNES, « Hannah Arendt, penseur de la crise », *Études*, 2011/3 (Tome 415) : « La perte de la tradition ne coïncide pas avec l'oubli du passé. Si la tradition entraîne les générations successives dans le caractère prédéterminé du passé, sa déshérence n'entraîne pas la perte de la capacité à rouvrir un passé d'une "fraîcheur inattendue" et pour lequel "personne encore n'a eu d'oreilles". »

ce que nous vivons donne vraiment du sens à nos vie ici et maintenant, cela devrait pouvoir être perçu par nos contemporains qui ne sont pas fait autrement que nous<sup>19</sup> !

Si nous ne pouvons plus transmettre notre expérience de la liturgie au nom de notre précédence (« on était là avant, donc on sait »), nous pouvons la proposer comme ce qui donne consistance et joie à nos vies, ici et maintenant, personnellement et communautairement. Nous pouvons la proposer comme ce qui peut toucher toute personne qui se demande : qu'est-ce qui peut donner aujourd'hui aux hommes le goût de vivre, des raisons de vivre, la foi en la vie ?

Cela ne dépend ni de l'âge, ni du nombre, ni de l'efficacité : c'est plutôt de l'ordre de la « contagion ». Dans ce nouveau contexte, l'autorité vient de l'authenticité des transmetteurs. Notre témoignage ne peut faire autorité que si le corps qui le porte en vit suffisamment.

En matière de formation, si notre message n'est pas bien reçu, nous arrive-t-il de nous interroger sur sa qualité ? Il ne s'agit pas tant ici d'esthétique que de pertinence. La grande question que nous devons nous poser et qu'il faut toujours rafraîchir dans la conscience personnelle et communautaire est : est-ce que vraiment notre manière de célébrer la liturgie nous fait vivre ?

Nos choix liturgiques, la formation que nous donnons, sont-ils au service de la relation à Dieu ou au service de la fonction liturgique ? Célébrons-nous la liturgie par amour du Christ, au service de la vie avec le Christ ou pour une autre

---

19. PHILIPPE BACQ, « Nouvelle génération et renaissance de l'Église », *Revue Projet*, 2008 : « Ils ne peuvent reconnaître pour vrai que ce qu'ils ont expérimenté comme tel dans leur quête personnelle. « Fait foi ce qui fait sens, fait sens ce qui fait vivre »... Et le sens passe par la sensibilité. Ce qui est intellectuel et abstrait les touche peu. En revanche, les témoignages de vie leur parlent beaucoup. Pourtant, ils ne versent pas dans l'irrationnel, loin de là. Selon la même enquête, la confiance en la raison a même fortement progressé chez eux depuis dix ans. Mais ils ne se réfèrent plus à une autorité extérieure dans leur quête de la vérité. Ils la recherchent plutôt dans la confrontation et le dialogue. Celui-ci est devenu une attitude de vie : ils valident leur expérience avec d'autres qui vivent une recherche similaire. »

raison ? Rencontrons-nous vraiment Jésus dans les mystères que nous célébrons ? Avons-nous une relation vivante avec lui ?

En matière de pédagogie, il est souvent dit que l'art d'enseigner est d'abord l'art de poser des questions et de faire en sorte que l'autre se les approprie pour qu'il puisse être disponible à nos réponses. Or, entre la question et la réponse, ce n'est pas une question de chronologie : faire naître ces questions est consubstantiel au fait de donner des réponses. Il y a une imbrication profonde de la question et de la réponse en permanence : les réponses suscitent elles-mêmes des questions et ces questions engagent la recherche de nouvelles réponses.

Nos liturgies sont-elles des réponses pertinentes pour le monde d'aujourd'hui ? Il s'agit ici ni de démagogie ni de mode car, en régime chrétien, les vraies réponses sont celles que l'Esprit dit aux Églises (Ap 2,29). Cela signifie qu'elles viennent de Dieu et qu'elles sont adressées à une écoute qui n'est jamais seulement individuelle, mais ecclésiale, une écoute de communion.

## Conclusion

Former à la liturgie au XXI<sup>e</sup> siècle ?

Alors que je n'ai fait que soulever du bout du doigt quelques questions, nous pouvons percevoir la complexité de la situation et l'ampleur du chantier. Une conviction se dégage pourtant : la liturgie est prioritairement pour Dieu – théocentrique dans son vécu. Elle est devant Dieu, en présence de Dieu. Dieu ne peut être l'objet de notre liturgie que s'il est d'abord celui qui nous la donne. Théologiquement parlant, cela revient à vérifier si notre volonté de former à la liturgie traduit notre désir de modeler la liturgie à notre image, selon nos critères d'appartenance, ou de reconnaître que Dieu nous travaille et travaille *à travers nous dans la liturgie*.



Tout en gardant le mot « former », peut-être pourrait-on le faire jouer dans une harmonie de mots plus vastes :

- former signifie proposer un modèle précis, une forme ou une manière d'être que le sujet ne possède pas encore, qu'il doit progressivement acquérir et qui constitue sa nouvelle identité ;

- transmettre : la transmission ne se fait pas forcément de père ou mère à fils ou fille. Elle peut se produire à l'envers, des enfants vers les parents. L'envers est aussi beau que l'endroit !

- proposer : c'est un chemin de crête, entre imposer et simplement accompagner le mouvement ;

- initier : c'est faire partager une expérience, plonger dans un bain. Veillons toutefois à ce que ce bain ne soit pas seulement 'fixateur', comme en photographie...

- engendrer, c'est aussi permettre à du neuf de naître.

*Bénédicte Riondet, ocs  
Abbaye d'Échourgnac*